

## Les âges de la vie dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Pierre-Jean-Georges Cabanis

Rose Goetz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1713>

DOI : 10.4000/leportique.1713

ISSN : 1777-5280

### Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

### Édition imprimée

Date de publication : 5 juin 2008

ISSN : 1283-8594

### Référence électronique

Rose Goetz, « Les âges de la vie dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Pierre-Jean-Georges Cabanis », *Le Portique* [En ligne], 21 | 2008, mis en ligne le 05 juin 2010, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1713> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.1713>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

---

# Les âges de la vie dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Pierre-Jean-Georges Cabanis

Rose Goetz

---

- 1 Parmi les innombrables périodisations de la vie humaine, d'une surprenante diversité, qui ont été proposées depuis l'Antiquité, l'historien de la philosophie ne peut esquisser celle qu'a élaborée, au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, le médecin-philosophe Cabanis dans le quatrième *Mémoire des Rapports du physique et du moral de l'homme*. En rupture avec toutes celles qui l'ont précédée, elle inaugure, en effet, le traitement scientifique – au moins dans ses intentions – d'un très vieux problème dont elle entend restaurer, sur des bases neuves, la pertinence. C'est à ce titre : l'ouverture d'une ère nouvelle, l'ère moderne de la « science des âges », qu'elle est convoquée par Michel Philibert dans *L'Échelle des âges* (Éditions du Seuil, 1968) et qu'elle est sommairement évoquée par Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot dans *Philosophie des âges de la vie* (Grasset, 2007) sans que ces derniers prêtent toutefois une attention suffisante au contexte dans lequel elle s'insère et qui lui donne sens.
- 2 Intitulé « De l'influence des âges sur les idées et sur les affections morales », le quatrième *Mémoire* n'est pas le plus important des douze *Mémoires* qui composent l'ouvrage que Cabanis publie dans son intégralité en 1802 et qui connaîtra sept rééditions entre 1805 et 1844. Ses thèses majeures, ses thèses originales, concernant la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le rêve et le délire, sont développées essentiellement dans les trois premiers et les trois derniers. On les retrouve, en sous-œuvre, dans le quatrième *Mémoire*. Mais ce qui, dans ce *Mémoire*, appelle une attention particulière, est la méthode dont use Cabanis pour opérer la distinction des étapes de la vie et caractériser différenciellement chacune d'elles, sans perdre de vue la continuité du parcours : le franchissement d'une étape, même lorsqu'il s'avère périlleux, n'est pas un saut abrupt : c'est un passage ; et chaque étape est elle-même un passage, non pas un état mais un devenir. La démarche de Cabanis semble procéder de trois intentions, que nous jugerions aujourd'hui incompatibles entre elles, mais qui se

concilient parfaitement dans sa conception d'une « science de l'homme » : 1°) expliquer les phénomènes intellectuels et moraux, qui se produisent au cours d'une vie humaine, par leurs causes physiologiques ; 2°) Intégrer, dans la description des causes et des effets, des observations puisées dans la tradition médicale, car les « anciens médecins », qui se sont souvent montrés d'« exacts contemplateurs de la nature »<sup>1</sup>, ont judicieusement repéré certains des seuils critiques qui séparent les âges ; 3°) mettre cette partie de la science physique de l'homme, qui est l'unique fondement possible des sciences morales et politiques, au service d'une rénovation de la morale privée et publique, de l'éducation individuelle et collective, dans le nouvel état social issu de la Révolution.

- 3 Les six premiers Mémoires des *Rapports* ont été lus, en 1796 et 1797, dans la première section de la *Classe des sciences morales et politiques* de l'*Institut national* créé en 1795 par la Convention : ce qui indique clairement leur horizon, qui restera le même dans les six derniers. Cette première section, où siège Cabanis, est la section philosophique d'« analyse des sensations et des idées ». À la science qui doit résulter d'une telle analyse, le philosophe Destutt de Tracy, membre de la section, donne, en 1796, le nom d'*Idéologie* et propose de la diviser en *Idéologie physiologique* et en *Idéologie rationnelle*. L'une sera la recherche des causes organiques des idées ; l'autre, l'étude des idées considérées en elles-mêmes et pour elles-mêmes. *Les Rapports du physique et du moral de l'homme* sont un traité d'*Idéologie physiologique*.
- 4 Après des « considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés », objet du premier Mémoire des *Rapports*, Cabanis expose, dans les deux suivants, une « Histoire physiologique des sensations » qui établit la constance des correspondances entre les modifications des organes et celles des idées et des passions, autrement dit, l'influence universelle et permanente du physique sur le moral. Du quatrième au neuvième Mémoire, il recense les diverses variations qu'imposent à cette influence les âges, les sexes, les tempéraments, les maladies, le régime et le climat. Les âges sont l'un des six facteurs qu'il faut nécessairement prendre en compte pour déterminer les manières différentes dont s'exerce l'action du physique sur le moral : « On n'a pas de peine à remarquer », disait Cabanis dans le premier Mémoire, « que, dans chaque âge, les humeurs ont une direction particulière ; que les mouvements tendent spécialement vers tel ou tel organe ; que, non seulement les organes ne se développent pas tous aux mêmes époques, mais qu'à développement d'ailleurs égal, ils deviennent successivement des centres particuliers de sensibilité, des foyers nouveaux d'action et de réaction ; et que les phénomènes, qui accompagnent et caractérisent ces déplacements successifs des forces sensibles, ont lieu dans un ordre qui se rapporte entièrement à celui des idées, des sentiments, des habitudes, en un mot, à l'état des facultés intellectuelles et morales »<sup>2</sup>.
- 5 Je n'entrerai pas dans l'examen que fait Cabanis, au quatrième Mémoire, de l'évolution des organes au cours des âges de la vie, car il est assurément obsolète. Il faut noter seulement qu'il constitue la tentative pionnière d'une étude scientifique de l'âge, dans le sillage de laquelle se déploieront toutes les recherches à venir dans le domaine des sciences biologiques et médicales, mais aussi psychologiques et sociales. Ces recherches sont légion et aboutissent – comme le soulignait déjà, en 1968, M. Philibert, s'appuyant sur les recensions qu'il en avait tentées – à un foisonnement des périodisations de la vie humaine à peine moindre que celui des conceptions préscientifiques<sup>3</sup>.

- 6 Outre le changement de regard qu'elle induit sur la traversée des âges, nous devons à la périodisation élaborée par Cabanis quelques précieux aperçus de ses conceptions psychologiques – « idéologiques », comme il aurait préféré dire – pédagogiques et morales, qui sont loin d'avoir sombré avec la physiologie qui prétendait les soutenir. Pour en cerner la portée, il faut cependant les situer dans le contexte dont elles émergent.
- 7 Cabanis découpe la vie en six périodes : première enfance jusqu'à 7 ans ; deuxième enfance, de 7 à 14 ans ; adolescence, de 14 à 21 ans ; jeunesse, de 21 à 35 ans ; maturité, de 35 à 49, parfois à 56 ans ; vieillesse, à partir de 49 ou de 56 ans. Ce qui frappe, de prime abord, dans ces périodes (la dernière exceptée) est qu'elles se composent de sept années, ou de deux ou trois fois sept années, ainsi qu'il en allait pour les « anciens médecins qui divisaient la durée de la vie par grandes périodes climatériques »<sup>4</sup> [du grec *klimax*, échelle, *klimakter*, échelon]. Si l'on prend garde qu'au dixième Mémoire des *Rapports*, quand il étudie les premières déterminations de la sensibilité, Cabanis introduit un septième âge de la vie, qui en est l'avant-premier, la vie prénatale du fœtus, on est tenté de lui imputer (encore que cette vie, elle, ne dure pas sept ans) un retour aux vieilles spéculations sur les années climatériques, dont la source remonterait à Pythagore et à sa magnification du nombre 7, qu'ont développées certains médecins du Moyen Âge et de la Renaissance. À l'article « Climatérique » du *Dictionnaire des sciences médicales*, édité par Panckoucke entre 1812 et 1820, le médecin Renaudin fait, en 1813, un rappel humoristique de ces comptabilités : « Faisons d'abord remarquer que les partisans des années climatériques ne sont point d'accord sur leur nombre : les uns en reconnaissent deux ou trois seulement, les autres davantage, plusieurs les portent à treize, à compter depuis la 7<sup>e</sup> année de la vie humaine jusqu'à la 91<sup>e</sup> ; mais tous s'accordent sur l'existence de la 63<sup>e</sup>, qu'on a nommée la grande climatérique, et qui inspirait une telle frayeur qu'on lui donnait les qualifications les plus singulières : ainsi on l'appelait pernicieuse, ennemie menaçante, fatale, affreuse, atroce, abominable, parce qu'elle est le produit de la multiplication de deux nombres impairs de la plus grande valeur (7 fois 9, et 9 fois 7) ; car, outre les années septénaires, on comptait aussi les novénaires, parmi lesquelles la 81<sup>e</sup> était regardée comme très importante et fort difficile à passer. Après ces deux climatériques, une des plus dangereuses était la 49<sup>e</sup>, qui est le produit de sept fois sept ; venaient ensuite la 84<sup>e</sup>, la 42<sup>e</sup>, la 21<sup>e</sup> ; d'autres y ont ajouté la 105<sup>e</sup> ». L'auteur précise, à la fin de l'article, que cette doctrine « est depuis longtemps tombée en désuétude et n'a pas besoin de réfutation »<sup>5</sup>. Les « anciens médecins », cités élogieusement par Cabanis, ne peuvent être de ces illuminés qui attribuaient aux nombres une influence sur la santé humaine et ne tenaient aucun compte de la successivité des âges. Leurs observations ne font autorité à ses yeux qu'autant que les corroborent les observations des médecins modernes. Reste que ces observations imposent le partage de la vie en périodes climatériques, d'une durée de sept ou de deux ou trois fois sept ans, séparées par des années climatériques, où se produisent des changements plus ou moins profonds, parfois très périlleux, dans le physique et le moral de l'homme.
- 8 La première enfance se caractérise physiologiquement par une nette prédominance du système nerveux sur les autres organes et par la grande mobilité des extrémités musculaires qui en découle. C'est l'âge des impressions vives, nombreuses et instables, d'où résultent des déterminations tumultueuses et embarrassées : « Au milieu d'impressions qui sont toutes également neuves pour lui », écrit Cabanis, « l'enfant

semble courir rapidement de l'une à l'autre [...]. Avide de sentir et de vivre, son instinct lui fait prendre toutes les attitudes, dirige son attention vers tous les objets... »<sup>6</sup>. On voit aisément quelles conséquences morales a cet état physique du système sensitif et des organes moteurs : « à ces impressions vives, nombreuses, sans stabilité, doivent correspondre des idées rapides, incertaines, peu durables »<sup>7</sup>. Les passions de l'enfant ont, comme ses maladies, quelque chose de convulsif. Tout ce qui l'entoure l'intéresse. Sa mémoire neuve, non encombrée de souvenirs antérieurs, reçoit aisément quantité d'empreintes durables. Seules subsistent, en effet, à l'avant-dernier stade de l'amnésie sénile, « les traces de ces images brillantes et magiques que laissent dans notre cerveau les premières lueurs de la vie »<sup>8</sup>. C'est l'époque où se forment les plus importantes des habitudes, où se développent, à l'insu de l'enfant, les idées et les sentiments les plus généraux de la nature humaine. Ils se développent de la même manière que s'étaient développées plusieurs déterminations instinctives lors de son séjour dans le ventre maternel. Décrivant, au dixième Mémoire, « l'état idéologique du fœtus au moment qu'il arrive à la lumière »<sup>9</sup>, Cabanis montre que, loin d'être une *tabula rasa*, le cerveau du nouveau-né a déjà subi de nombreuses modifications : il a éprouvé des sensations internes, et même externes, il a des penchants et des habitudes. Telle est l'origine des opérations intellectuelles qui vont acquérir peu à peu « dans l'ensemble de l'organe nerveux, leur consistance et leur maturité, de la même manière que la vie s'ébauche et se consolide dans les organes particuliers, par la répétition fréquente des impressions et des mouvements »<sup>10</sup>. La première enfance se termine à sept ans : âge de la seconde dentition, qui exerce une notable influence sur les forces vivantes, et d'une révolution dans le moral qu'ont observée tous les peuples civilisés : l'apparition de la raison. Sept ans est « l'âge de raison ».

- 9 Cette raison trouve les conditions physiques de son essor dans les transformations des organes et des relations entre les organes qui se produisent au cours de la seconde enfance. Elle est l'étape la plus décisive de la vie pour l'acquisition des connaissances et la culture du jugement. « C'est alors », écrit Cabanis, « que les impressions commencent à se rasseoir, à se régler ; que la mémoire, sans avoir perdu de sa facilité à les retenir, commence à mettre mieux en ordre la multitude de celles qu'elle a recueillies, et devient tout ensemble plus systématique et plus tenace ; que l'attention, sans avoir encore tous les motifs qui plus tard la rendent souvent passionnée, acquiert un caractère remarquable de force et de suite ; c'est alors qu'il s'établit entre l'enfant et les êtres sensibles qui l'environnent des rapports véritablement moraux ; que son jeune cœur s'ouvre aux affections touchantes de l'humanité »<sup>11</sup>. Ce n'est pas à la perspicacité des « anciens médecins » que ce tableau rend hommage, mais à celle d'un autre « grand observateur de la nature », doté d'« un esprit très philosophique »<sup>12</sup> : Jean-Jacques Rousseau qui, dans le plan d'éducation d'*Émile*, a tracé avec une exactitude scrupuleuse l'histoire de cette époque capitale de la vie et en a, par ses leçons pratiques, indiqué la juste direction. Cabanis a parfaitement perçu l'importance de ce que Deschavanne et Tavoillot nomment « le “moment” Rousseau »<sup>13</sup> et il me paraît contestable d'opposer, comme ils le font, « la voie de la liberté », qui serait celle de Rousseau, à « la voie de la nature » de Cabanis. Car celui-ci ordonne ses recherches physiologiques à l'avènement d'une pédagogie, d'une morale et d'une politique de la liberté, impliquant la perfectibilité humaine. Rousseau, toutefois, n'est cité, dans le quatrième Mémoire, que pour sa contribution à l'étude de la deuxième enfance (il refera bien une brève apparition plus loin, mais plus au titre de théoricien de l'éducation).

- 10 À la deuxième enfance succède l'adolescence marquée par de spectaculaires changements physiques, au premier chef par le développement des organes de la génération. Ceux-ci, agissant sur tous les autres, créent des besoins jusqu'alors inconnus et suscitent un nouvel état moral. Cabanis décrit longuement les effets de la puberté, non dans le quatrième Mémoire, mais dans le cinquième, intitulé « De l'influence des sexes sur le caractère des idées et des affections morales »<sup>14</sup>. Ce Mémoire a aujourd'hui mauvaise presse car il a pernicieusement influencé la représentation que le XIX<sup>e</sup> siècle s'est faite de la féminité. Reprenant ici encore, malencontreusement cette fois, des thèses de Rousseau, qu'il cautionne de son autorité médicale, Cabanis peint les femmes comme des êtres fragiles et vulnérables dont la faiblesse physique détermine celle du caractère et de la raison : vouées, *par nature*, aux soins intérieurs de la famille, elles doivent laisser aux hommes l'exercice des activités physiques, intellectuelles, civiles et politiques auxquelles leur vigueur les prédestine. Quoiqu'il en soit de ces différences entre les sexes, et d'abord de celles qui marquent leurs rôles respectifs dans la procréation, garçons et filles, vers l'âge de quatorze ans, connaissent, les uns et les autres, une véritable mue, déjà évoquée dans le second Mémoire : « Un système d'organes..., qui s'est fait remarquer à peine depuis la naissance, sort, pour ainsi dire, tout à coup de son engourdissement... ; par lui seul tout a changé de face ; et si les *sensations* proprement dites ne sont plus les mêmes, si elles donnent à tous les objets de la nature un nouvel aspect et de nouvelles couleurs, c'est encore à lui, c'est à sa puissante influence qu'il faut l'attribuer »<sup>15</sup>. L'adolescence, de quatorze à vingt-et-un ans, est l'âge de la sensibilité la plus vive. « C'est aussi le moment », remarque Cabanis dans le quatrième Mémoire, « où l'imagination exerce le plus d'empire ; c'est l'âge de toutes les idées romanesques, de toutes les illusions ; illusions qu'il faut bien se garder sans doute d'exciter et de nourrir par art, mais qu'une fausse philosophie peut seule vouloir dissiper entièrement et tout à coup »<sup>16</sup>. Car ces illusions procurent beaucoup de bonheur présent et donnent naissance aux dispositions bienveillantes dont dépend le bonheur futur de l'individu et de ceux qui partageront sa vie.
- 11 On ne saute pas abruptement de cet âge dans le suivant : « la fin de cette époque n'est, en quelque sorte, que le passage de l'adolescence à la jeunesse ; ou la jeunesse n'est que le complément de l'adolescence »<sup>17</sup>. Chez les sujets épargnés par l'« espèce de mortalité climatérique » déjà observée par les anciens médecins, ce complément est un renforcement des organes, une intensification de toutes les forces vitales qui se portent à leur plus haut degré. Cet âge est tout à la fois « celui des maladies éminemment aiguës, des passions impétueuses et des idées hardies, animées par tous les sentiments de l'espérance »<sup>18</sup>. C'est aussi celui où s'établit la prédominance de la réflexion sur toutes les opérations de l'organe cérébral : réflexion qui s'exerce principalement sur les matériaux qui lui ont été fournis durant l'adolescence. Bien que, selon Cabanis lui-même, aucune observation probante ne permette de fixer avec certitude le terme de la jeunesse, il n'hésite pas à situer le passage à l'âge mûr vers vingt-huit ans, pour quelques sujets précoces, vers trente-cinq ans pour tous les autres.
- 12 La maturité est l'« époque des plus notables changements dans le physique et le moral de l'homme »<sup>19</sup>. Le principal changement dans le physique est l'affaiblissement progressif de l'énergie vitale qui ne parvient plus, comme précédemment, à se jouer allègrement des obstacles et des résistances qu'elle rencontre : « l'homme commence à ne plus se croire invincible »<sup>20</sup>. Cette révélation des limites de sa puissance le conduit à

faire preuve, sur le plan moral, de sagesse et de circonspection : quand on se défie de ses moyens, on s'attache à les fortifier par tous les secours que procurent l'observation et l'expérience. Mais il arrive aussi que l'imagination, face à cette diminution de la force effective, tente de se rassurer par les impressions fallacieuses d'une force factice : « L'âge mûr est donc encore celui de l'ambition, de cette passion égoïste et sombre, dont les jouissances ne font qu'irriter d'insatiables désirs »<sup>21</sup>. Mise en garde contre de chimériques remèdes au déclin de la vitalité, exhortation à recourir aux vrais moyens de la préserver et de se créer par là des ressources pour l'avenir : telle est la double leçon qu'adresse Cabanis à l'âge mûr. La durée de cet âge n'est pas la même chez tous, parce que la déterminent, outre l'âge, « la constitution primitive du sujet, le genre de vie qu'il mène, les maladies qu'il a éprouvées »<sup>22</sup>. Elle se termine vers la quarante-neuvième année, ou vers la cinquante-sixième, par une révolution très sensible dans l'économie vivante, car elle occasionne de multiples crises et maladies : « L'époque n'en est guère moins dangereuse pour les hommes que celle de la cessation des règles ne l'est ordinairement pour les femmes : c'est pour les deux sexes un véritable âge climatérique »<sup>23</sup>. Celles et ceux qui en réchappent font alors leur entrée dans la vieillesse.

- 13 Cabanis note que « La vieillesse pourrait se diviser en différentes époques septénaires, aussi bien que les autres grandes périodes de la vie. Mais ce ne sont plus de véritables crises qui marquent ces époques ; la nature ne fait maintenant que d'impuissants efforts et chaque secousse accélère ou confirme son déclin, au lieu de le suspendre ou d'en réparer les effets »<sup>24</sup>. Ce constat explique l'absence, dans sa revue des échelons de la vie, de la soixante-troisième année : la « grande climatérique », sur les périls de laquelle s'accordaient unanimement les anciens médecins. Mais si la vieillesse n'est que dégénérescence, il arrive qu'à un certain moment, sous l'effet d'une modification des humeurs, certains sujets connaissent une nouvelle jeunesse, où la vie semble revenir sur ses pas : « On la voit quelquefois ramener presque les illusions et les rêveries heureuses de l'adolescence. J.-J. Rousseau nous en offre un exemple singulier. Qui ne se rappelle la partie des Mémoires de cet homme extraordinaire, relative à cette époque de sa vie ? »<sup>25</sup>. Mis à part cet incertain intermède, et lorsqu'il a la chance de ne pas retomber en enfance par la disparition de sa mémoire, la vie du vieillard se résume à une difficulté croissante d'exister, de sentir et d'agir, dont le terme n'offre rien de dramatique : « Tout le ramène de plus en plus au repos, jusqu'à ce qu'enfin l'absolue impossibilité de soutenir même les faibles impressions d'une vie défaillante, lui rende nécessaire et désirable ce repos éternel que la nature ménage à tous les êtres, comme une nuit calme après un jour d'agitation »<sup>26</sup>. À la différence de celle qui survient aux époques antérieures – et encore n'est-ce pas toujours le cas – la mort sénile n'a rien de terrifiant pour qui s'en approche : « le malade n'éprouve que cette *difficulté d'être* dont le sentiment fut, en quelque sorte, la seule agonie de Fontenelle »<sup>27</sup>, affirme Cabanis, citant le propos tenu *in extremis* par le célèbre centenaire. C'est une thèse que reprendra Schopenhauer, au chapitre VI, « De la différence des âges de la vie », dans ses *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* : « j'ai remarqué que ceux-là seulement qui dépassent 90 ans ont le privilège de finir par l'*euthanasie*, c'est-à-dire qu'ils meurent sans maladie, sans apoplexie, sans convulsion, sans râle, quelquefois même sans pâlir, le plus souvent assis, après leur repas : il serait plus exact de dire qu'ils ne meurent pas, ils cessent de vivre seulement »<sup>28</sup>. Cabanis n'aura pas l'occasion d'en éprouver personnellement le bien-fondé, puisqu'il mourra de congestion cérébrale, à cinquante-et-un ans (en 1808), victime du dernier âge climatérique reconnu dans sa périodisation de la vie humaine.

- 14 Selon lui, à quelque moment qu'elle se produise, « la mort, en elle-même, n'a rien de redoutable aux yeux de la raison »<sup>29</sup>. Elle n'épouvante que les imaginations faibles, incapables d'apprécier à son juste prix la vie dont elles ont joui, ou les âmes coupables, associant au regret du passé « les terreurs vengeresses d'un avenir douteux »<sup>30</sup>. Esprit sage et conscience pure sont les conditions d'une mort sereine : telle est l'évidence qui doit guider une pédagogie de la traversée des âges. Cabanis n'oublie pas, pour autant, que certaines maladies mortelles de la jeunesse et de la maturité, outre les douleurs physiques dont elles sont la cause, provoquent d'intolérables angoisses et, parfois, une terreur invincible de la mort. Il lui paraît donc impératif de s'atteler sans tarder à la tâche que Bacon assignait en son temps aux recherches médicales : « Il regardait l'art de rendre la mort douce » – ce qu'il appelait l'*euthanasie* – « comme le complément de celui d'en retarder l'époque »<sup>31</sup>. Au terme du quatrième Mémoire, Cabanis annonce sa ferme intention – dont une mort prématurée lui interdira la réalisation – de chercher par quelles pratiques la médecine pourrait parvenir à allonger la durée de la vie et à lui assurer, de bout en bout, bien-être physique et bien-être moral. Ainsi redonne-t-il vigueur à l'espoir, formulé par Descartes, dans la sixième partie du *Discours de la Méthode*, d'exempter les hommes « d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse », la santé étant incontestablement « le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie »<sup>32</sup>. Parmi les mérites de Descartes, figure, dans le premier Mémoire des *Rapports*, celui d'avoir vu que « si l'espèce humaine peut être perfectionnée, c'est [...] dans la médecine qu'il faut en chercher les moyens »<sup>33</sup>. Quoique Spinoza ne fasse nullement partie, comme Bacon et Descartes, des philosophes qui ont inspiré Cabanis, on ne peut guère s'empêcher de percevoir aussi, dans le quatrième Mémoire, une sorte d'écho à l'assertion du scolie de la proposition 39 d'*Éthique V* : « Qui, de bébé ou d'enfant, se change en cadavre, est dit malheureux, et, au contraire, on met au compte du bonheur d'avoir pu parcourir tout l'espace de la vie avec un esprit sain dans un corps sain »<sup>34</sup>.
- 15 Que retenir aujourd'hui de la lecture de ce Mémoire ? Il peut donner l'impression que Cabanis reste quelque peu empêtré dans l'archaïque périodisation septénaire des âges. Mais si son découpage de la vie en étapes de sept ans, ou de multiples de sept, croise parfois celui de très anciens médecins, il est en rupture évidente avec les spéculations cosmologiques, astrologiques, alchimiques, arithmologiques ou magiques qui se mêlaient à leurs observations physiologiques et qui n'ont plus cours au siècle des Lumières, si ce n'est dans les superstitions populaires. Les arguments par lesquels il légitime ce découpage se veulent strictement scientifiques, c'est-à-dire fondés sur l'observation et l'analyse des faits (l'heure de la médecine expérimentale n'a pas encore sonné). Ainsi restaure-t-il, à frais nouveaux, la pertinence d'une question tombée en désuétude en raison des solutions rocambolesques qu'on lui avait apportées et de leur adoption aveugle par les ignorants. Sa périodisation septénaire n'est en rien celle du « peuple » qu'évoquait déjà Montaigne, écrivant au chapitre II du livre III des *Essais* : « Je ne peinds pas l'estre. Je peinds le passage : non un passage d'aage en autre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute »<sup>35</sup>. À juger Cabanis sur ses intentions, on peut le considérer, selon l'expression de Deschavanne et Tavoillot, comme « ouvrant l'horizon nouveau d'une "science des âges" »<sup>36</sup>.
- 16 Toutefois, pour en saisir le véritable sens, il faut replacer son traitement de la question des âges dans l'ensemble du projet où il s'insère. Il n'est qu'une composante, parmi

d'autres auxquelles elle est intimement liée, de la science physique de l'homme physique et moral que constitue l'Idéologie physiologique. Celle-ci n'est elle-même qu'une composante d'une science beaucoup plus vaste, la « science de l'homme », qui associe à l'Idéologie physiologique l'Idéologie rationnelle, c'est-à-dire l'ensemble des sciences morales et politiques. Or toutes ces sciences ont, dans l'esprit des Idéologues, outre leur intérêt théorique, une finalité pratique. Elles trouvent leurs applications dans des arts promis à culminer dans l'avènement d'un art suprême, d'un art des arts : l'art de rendre l'homme libre et heureux, que Cabanis nomme très simplement, au cinquième Mémoire, « l'art d'exister avec soi-même et avec les autres »<sup>37</sup>. « Cet art si nécessaire à la vie » étant, déplore-t-il, « presque entièrement étranger parmi nous, du moins presque inconnu dans notre système d'éducation »<sup>38</sup>, il convient d'en hâter les progrès. Cabanis a très manifestement conçu ses recherches de physiologiste comme une contribution décisive à la tâche collective que s'étaient prescrite les membres des différentes sections de la *Classe des sciences morales et politiques* de l'Institut<sup>39</sup>. Comme les autres études des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, l'étude des âges est au service de l'édification d'un art de vivre. Cette finalité est fièrement proclamée dès le premier Mémoire : « La nature produit l'homme avec des organes et des facultés déterminées : mais l'art peut accroître ces facultés, changer ou diriger leur emploi, créer en quelque sorte de nouveaux *organes*. C'est là l'ouvrage de l'éducation, qui n'est, à proprement parler, que l'art des impressions et des habitudes ». Cette éducation se divise en éducation physique et en éducation morale. À propos de celle-ci, Cabanis précise que « sous le titre d'éducation morale, il faut comprendre l'ensemble des moyens qui peuvent agir et sur l'esprit et sur le caractère de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Car l'homme, environné d'objets qui font sans cesse sur lui de nouvelles impressions, ne discontinue pas un seul instant son éducation »<sup>40</sup>.

- 17 Tenu pour digne de figurer dans une histoire de la *philosophie des âges de la vie* au titre de précurseur de la science moderne des âges, Cabanis l'est bien davantage, sans doute, au titre de penseur de l'éducation continue, quoique changeante au fil de ses diverses étapes, que requiert l'entière traversée de la vie.

---

## NOTES

- 1.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Genève, Slatkine Reprints, 1980, p. 198.
- 2.. *Ibid.*, p. 86-87.
- 3.. Voir Michel PHILIBERT, *L'Échelle des âges*, Paris, Seuil, 1968, p. 122-153.
- 4.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Quatrième Mémoire, p. 198.
- 5.. *Dictionnaire des sciences médicales*, volume 5, p. 361 et p. 363.
- 6.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Quatrième Mémoire, p. 195-196.
- 7.. *Ibid.*, p. 197.
- 8.. *Ibid.*, p. 213.
- 9.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Dixième Mémoire, p. 519.
- 10.. *Ibid.*, Quatrième Mémoire, p. 197.
- 11.. *Ibid.*, p. 199-200.

- 12.. *Ibid.*, p. 199.
- 13.. *Philosophie des âges de la vie*, p. 137.
- 14.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Cinquième Mémoire, p. 218.
- 15.. *Ibid.*, Deuxième Mémoire, p. 117.
- 16.. *Ibid.*, Quatrième Mémoire, p. 202-203.
- 17.. *Ibid.*, p. 202.
- 18.. *Ibid.*, p. 203.
- 19.. *Ibid.*, p. 204.
- 20.. *Ibid.*, p. 205.
- 21.. *Ibid.*, p. 206.
- 22.. *Ibid.*, p. 207.
- 23.. *Ibid.*, p. 208.
- 24.. *Ibid.*, p. 212, note 2.
- 25.. *Ibid.*, p. 210, note 1.
- 26.. *Ibid.*, p. 211-212.
- 27.. *Ibid.*, p. 215.
- 28.. Arthur SCHOPENHAUER, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, trad. J. A. Cantacuzène, Paris, PUF, Quadrige, 1943, p. 172.
- 29.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Quatrième Mémoire, p. 214.
- 30.. *Ibid.*
- 31.. *Ibid.*, p. 216.
- 32.. *Discours de la Méthode*, Sixième Partie, 10-18, 1951, p. 91.
- 33.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Premier Mémoire, p. 76.
- 34.. *Éthique*, Cinquième Partie, trad B. Pautrat, Paris, Seuil, 1988, p. 535.
- 35.. MONTAIGNE, *Les Essais*, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 2007, p. 845.
- 36.. E. DESCHAVANNE et P. H. TAVOILLOT, *Philosophie des âges de la vie*, Paris, Grasset, 2007, p. 131.
- 37.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Cinquième Mémoire, p. 258.
- 38.. *Ibid.*
- 39.. Voir Rose GOETZ, « L'Avènement des Sciences Morales et Politiques à l'Institut National (1796-1803) », *Bulletin de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme* n° 28, Automne-Hiver 2005, p. 7-25 ; 2<sup>e</sup> éd., n° 30, Printemps 2007, p. 293-306.
- 40.. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Premier Mémoire, p. 99.

---

## RÉSUMÉS

Le médecin-philosophe Cabanis a consacré le Quatrième mémoire de ses *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802) à l'étude des différentes étapes de la vie humaine. Visant à expliquer les phénomènes intellectuels, affectifs et moraux par leurs causes physiologiques, elle constitue, au seuil de la modernité, la première tentative d'élaboration d'une « science des âges ». Replacée dans l'ensemble du projet philosophique de l'auteur, elle est aussi et surtout une réflexion sur l'éducation continue que requiert l'entière traversée de la vie, au service de l'édification d'un « art de vivre ».

“The ages of life in Rapports du Physique et du Moral de l’Homme by Pierre-Jean-Georges Cabanis”

Cabanis, doctor and philosopher, examines in the fourth memoir of his *Rapports du Physique et du Moral de l’Homme* (1802) the different stages of human life. Aiming to explain sentimental, moral and intellectual phenomena through their physiological causes, his study of the stages of life represents, on the eve of the modern era, the first attempt made to elaborate a “science of age”. It is also, perhaps more importantly, a reflection upon the need for a continuous education throughout life.

“Die Lebensalter im Werk von P.J.G. Cabanis: Rapports du Physique et du Moral de l’Homme”

Pierre-Jean-Georges Cabanis, Arzt und Philosoph, befasst sich im 4. Band seines Werkes mit der Studie der Lebensalter. Dies ist der erste Versuch einer “Wissenschaft der Lebensalter”.

## AUTEUR

### ROSE GOETZ

**Rose Goetz**, philosophe, professeur émérite à l’Université de Nancy 2, a publié *Destutt de Tracy, Philosophie du Langage et Science de l’Homme*, Genève, Droz, 1993, et, en collaboration, *L’Invention du peuple*, Presses Universitaires de Nancy, 1993, ainsi que de nombreux textes et articles portant sur l’histoire de la philosophie moderne et contemporaine (notamment « La place de l’éviction et de la fuite dans le perfectionnement éthique », *Spinoza sous le prisme de son anthropologie, Philosophiques*, vol. 29, Québec, 2002). Dernière publication : *Stendhal idéologue ?*, Strasbourg, Le Portique, « Carnet n° 5 », 2007.